

Fanchon et Mattéo l'attendaient dans la plus grande anxiété. Retrouverait-il la vielle ?

En le voyant revenir, Fanchon se mit à trembler si violemment qu'elle n'eut pas la force de lui adresser la parole.

Ce fut Mattéo, aussi fiévreux qu'elle pourtant :

—Avez-vous réussi, monsieur le commissaire ?

—Oui, mes enfants, j'ai réussi, dit-il avec bonté.

Il crayonna une adresse sur une enveloppe, écrivit quelques mots sur une lettre avec l'entête du commissariat, et la remit à Fanchon.

—Avec cette lettre, présentez-vous à cette adresse, 52, avenue des Champs-Élysées. Vous y retrouverez votre vielle.

Ils allaient partir, joyeux, et déjà se précipitaient vers la porte.

—Pas encore ! dit le commissaire en riant... J'attends Luccini... il faut que je vous confronte avec lui... j'ai donc encore besoin de vous pendant une heure ou deux... Patience, patience....

Ils se rassirent.

Fanchon avait des larmes plein les yeux.

Tout à coup elle se leva, et avant que le commissaire eût pu s'y opposer, elle lui avait embrassé la main que des larmes mouillèrent.

—Oh ! monsieur, monsieur, dit-elle, si vous saviez combien je suis heureuse !...

Le magistrat, ému, la considéra silencieusement.

—Pauvre petite ! murmura-t-il... C'est qu'elle est ravissante...

Une heure environ s'écoula.

L'inspecteur reparut. Il n'avait pas trouvé Luccini rue de la Bûcherie, mais il avait fini par le rencontrer dans un café du boulevard Saint-Michel où il jouait aux cartes avec quelques compatriotes.

Jouer aux cartes, et y perdre tout le gain des pauvres petits vagabonds musiciens qu'il avait à sa solde, telle était, pendant ses journées, sa grande occupation.

Lorsque l'inspecteur le découvrit, et lui eut expliqué l'objet de sa visite, Luccini eut un moment de trouble.

—Qu'est-ce que vous me voulez ? Je n'ai rien à faire avec la justice... et surtout avec le commissaire du XVIIIe.

—A plus forte raison, dès l'instant où vous n'avez rien à faire avec lui, vous ne devez pas redouter de comparaître en sa présence. Allons, suivez-moi !

—Avez-vous un mandat d'arrêt ?

—Non, ni mandat d'arrêt ni mandat d'amener.

—Alors, je reste.

—Notez que vous vous mettez dans votre tort.

—Je n'ai rien à me reprocher.

—Eh bien, que craignez-vous ? Est-ce que M. le Commissaire ne peut avoir besoin de vous demander quelques renseignements ?

—Sur quoi ?

—Est-ce que quelqu'un des enfants que vous employez n'a pas pu se rendre coupable de quelque petit délit, de quelque légère contravention ? Et ne peut-il s'être réclamé de vous afin de ne pas être inculpé de vagabondage ?...

Le raisonnement parut frapper Luccini.

—Au fait, se dit-il, c'est possible.

Il causa vivement avec ses compatriotes, en langue italienne. C'était d'honnêtes et paisibles commerçants du quartier qui l'engagèrent à ne pas résister davantage.

Il posa ses cartes, régla ses consommations et suivit l'inspecteur.

—Tout de même, grommelait-il, si votre commissaire a besoin de renseignements, ne pourriez-vous me les demander sans me forcer à un pareil dérangement.

L'inspecteur était habitué à ces sortes de récriminations.

Il ne répliqua pas.

Au bureau, il frappa à la porte du cabinet du commissaire.

—Entrez.

Il entre-bâilla la porte, passa la tête et dit seulement :

—M. Luccini est là.

—Amenez-le, cria-t-on de l'intérieur.

Luccini fut introduit.

Le commissaire continua d'écrire pendant quelques minutes avant de lui adresser la parole, puis, s'adossant à sa chaise :

—Vous êtes un chenapan, vous, Luccini...

Interloqué d'une aussi brusque attaque, Luccini ne souffla mot.

On eût dit, à la voir la bouche entr'ouverte, les yeux écarquillés, qu'il venait d'être brusquement frappé de mutisme.

Le magistrat reprit :

—Vous avez chez vous une bande de petits enfants que vous exploitez... Et si vous vous contentiez de les exploiter ! Mais vous les maltraitez, je le sais, parfois cruellement,

—C'est un mensonge infâme, dit enfin Luccini.

—Bon ! Bon ! Affaire entendue... Du reste, ce n'est pas pour cela que je vous ai fait venir... Nous avons à causer....

—Volontiers, monsieur le commissaire, volontiers, dit Luccini se radoucissant et reprenant un peu de confiance.

—Dites-moi... Un renseignement....

—Tout à votre service.

—Est-ce que vous savez jouer de la vielle ?

Luccini tressaillit.

—Non, monsieur le commissaire, je ne joue que le violon et aussi un peu la harpe....

—Alors, quel besoin aviez-vous de voler la vielle de Fanchon ?

Luccini fut prit d'un tremblement nerveux.

Il essaya d'articuler quelques mots.

Ses lèvres desséchées, sa gorge qui s'étranglait, s'y refusèrent.

Enfin, avec un effort :

—Vous dites, monsieur le commissaire ?

—Je dis que vous avez volé la vielle de Fanchon....

—Moi ? Moi ?

—Vous !

—Mais c'est une infâme calomnie... Celui qui l'a volée, ce n'est pas moi... c'est un des enfants, un petit vaurien que j'ai mis à la porte et qui s'appelait Mattéo.

—Non seulement vous êtes un voleur, mais vous essayez de rejeter votre faute sur un enfant innocent.

—Qui est-ce qui m'accuse ?

—C'est lui.

—Entre lui et moi vous ne pouvez hésiter... C'est lui qui ment..

—Il n'est pas le seul à vous accuser.

—Qui donc aussi ?

—Fanchon !

—Une fille que j'ai comblée de mes bienfaits... que j'ai nourrie, logée et qui tout à l'heure qu'il est, monsieur le commissaire, me doit plus de cinq cents francs. Quelle ingratitude ! C'est à vous d'égoutter de faire le bien....

—Mattéo et Fanchon ne sont pas seuls à vous accuser.

—Tout le monde, alors, tout le monde !

Et Luccini, qui comprenait que son affaire se gâtait, tira son mouchoir et essaya d'essuyer des larmes.

—Non pas tout le monde, mais seulement Pierlot !...

Heureusement, il y avait une chaise derrière Luccini.

Sans quoi il fut tombé par terre.

—Pierlot, balbutia-t-il, Pierlot ! qui est celui-là ?

—Le brocanteur de la rue Pigalle.

—Je n'ai jamais eu affaire à lui.

—Nous vous confronterons....

Luccini se vit perdu.

Il se jeta aux genoux du commissaire de police.

—Monsieur le commissaire, je vous le jure, ça été commis dans un moment de folie... Je ne savais pas ce que je faisais... Et puis, il ne faut pas croire, ça n'a pas été pour voler... non, je vais vous expliquer... C'était dans l'intérêt de Fanchon... J'avais vu que la vielle était un instrument très précieux. Et comme Fanchon manquait d'argent et qu'elle n'aurait jamais eu le courage de se séparer de sa vielle, alors, moi, je me suis dit : "Je vais la lui vendre... pour son compte... en lui laissant croire qu'on la lui a volée... Et plus tard, quand elle aura besoin d'argent, je lui donnerai ce qu'il lui faudra et je lui avouerai alors la vérité...."

Le commissaire eut un sourire méprisant.

Il ouvrit la porte qui communiquait avec le bureau de son secrétaire.

—Venez, dit-il.

Mattéo et Fanchon parurent.

A cette vue, Luccini eut dans les yeux un éclair de colère terrible.

Il eut un mouvement comme pour s'élaner sur eux.

—C'est donc dans l'intérêt de Fanchon et pour lui faire mieux croire qu'on l'avait volée, que devant elle, vous avez cruellement frappé et torturé Mattéo, espérant l'obliger ainsi à avouer un vol qu'il n'avait pas commis ?

Luccini pris au piège roulait des yeux féroces.

—Avouez donc tout simplement la vérité. Je vous le conseille dans votre intérêt. Vous êtes fort mal noté à la Préfecture et si vous manifestez quelque repentir, nous y aurons égard....

Luccini resta longtemps silencieux.

Mais cet aveu, ne l'avait-il pas fait déjà en essayant tout à l'heure d'expliquer pourquoi il avait vendu la vielle.

Il dit, d'une voix rude :

—Soit, j'avoue.

—Vous avez volé cette vielle à Fanchon ?

—Oui.

—Et c'est bien vous qui l'avez vendue au brocanteur Pierlot.

—C'est moi, oui. Ce n'est pas la peine de mentir, puisque Pierlot m'a dénoncé....

Et il grommela, entre ses dents :

—Je lui revaudrai ça, un jour ou l'autre.

Cinq minutes après il était expédié au Dépôt.

—A présent, Fanchon, vous êtes libre, dit le magistrat... N'oubliez pas... avenue des Champs-Élysées, 52... avec ma lettre, je ne doute pas qu'on vous restitue votre vielle.

—Merci, monsieur, merci, dit Fanchon....

Et les enfants sortirent joyeux.